

Les sources populaires du « BARZAZ-BREIZ ».

Il nous faut maintenant revenir assez longuement sur la question des pièces du *Barzaz-Breiz* tenues pour « démarquées », et considérées comme telles parce qu'elles existaient dans le répertoire traditionnel au moment où La Villemarqué conduisait ses enquêtes.

Elles ont été, soit trouvées auparavant, soit retrouvées par la suite, mais tellement différentes dans l'esprit comme dans la lettre que, sous la forme originelle, elles n'ont en commun avec leur version des « Chants populaires de la Bretagne » que la trame et de vagues points de détail. Tout le reste : langue, ancienneté éventuelle, caractère historique, sentiments, y porte la marque d'une préoccupation étrangère au simple folklore.

Le rapprochement minutieux de tous les chants du recueil notablement retravaillés dans le fonds et dans la forme pourrait faire l'objet d'une étude singulièrement passionnante. Il a d'ailleurs été fait pour quelques uns d'entre eux par Luzel, Le Men, d'Arbois de Jubainville, Anatole Le Braz, Joseph Loth, et surtout par Louis Le Guennec. Mais beaucoup reste encore à faire pour compléter une telle étude. On se bornera ici à indiquer les sources populaires auxquelles a puisé La Villemarqué, et à faire ressortir la distance qui sépare les deux états d'une même pièce, l'un présenté sans aucun artifice par un ou plusieurs collecteurs, l'autre offert avec plus ou moins d'appâts, paré de tous les attraits possibles dans les Commentaires de l'ouvrage.

Pour plus de commodité, l'ordre chronologique adopté dans ce dernier sera suivi pour chaque pièce en litige.



§ I. *Les SERIES* (pp. 1 à 18).

Les « Tables des Matières » de M^m de La Villemarqué (v. plus haut, Chap. III) mentionnent à deux reprises un chant intitulé *Les Vêpres des Grenouilles*. La pièce ainsi désignée, appelée en breton *Gousperou ar Raned* (soit plus exactement : « les Vêpres des Têtards ») offre quelques traits communs avec celle qui ouvre la galerie des chants historiques dans le recueil. Elle a été autrefois très répandue en Cornouaille et en Trégor. Dans un article posthume

publié en 1866 aux *Mémoires* de la Société archéologique des Côtes-du-Nord, de Penguern assurait en avoir recueilli « plus de trente versions » ; le D^r Halléguen (Congrès celtique international de Saint-Brieuc, 1867, *Mémoires*, p. 296) déclarait en connaître au moins six ; de son côté, Luzel en a noté de très nombreuses dans presque tous les coins de la Basse-Bretagne et en a publié quelques unes dans les *Soniou Breiz-Izel* (t. I, pp. 94-115), à l'exemple de Quellien dans ses *Chansons et Danses des Bretons*.

Il s'agit d'une « comptine » commençant par une question et partant du nombre un pour aboutir à douze. A chaque reprise, une chose est ajoutée à la précédente avant de revenir à l'unité en récitant le tout à rebours. Quelle que soit la version qu'ils connaissent, il n'y a peut-être pas deux chanteurs qui énumèrent exactement les mêmes choses, mais on peut être assuré que pas une seule des reprises n'offre un semblant de sens.

Pour chacune d'elles ont été réunies ici les principales variantes fournies par Luzel, Penguern, Brizeux, Quellien d'après leurs propres collectes. J'ajoute à certaines « séries » celles, malheureusement très incomplètes que je tiens de mon ami le statuaire René Quillivic, originaire de Plouhinec, près d'Audierne, qui me les dicta en juillet 1953, à Quimper, telles qu'elles surnageaient dans sa mémoire pour les avoir entendus chanter par sa mère, plus de 60 ans auparavant.

(Je n'ai pas cru devoir interpréter certains mots étrangers au vocabulaire breton. On les trouvera soulignés dans la traduction des vers qui les contiennent. Les stances recueillies par Brizeux sont citées à la fin de la Biographie de La Villemarqué par son fils, p. 210).

I

- | | |
|---------------------------------|----------------------------------|
| Chante, chante Killoré | — Passant, dis-moi, |
| — Jolic, que veux-tu ? | — Je ne suis qu'une grenouille. |
| — La plus belle chose que tu | (Plouaret). |
| [saches. | Joaïc blanc, Guilloré, |
| — Un doigt d'argent à Marie. | Joaïc, que veux-tu ? |
| (Plouaret). | — Une chanson de toi. |
| Chante bellement, Kill, oré | — Que te chanterai-je ? |
| — Jolic, que veux-tu ? | — La plus belle chose concernant |
| — Une chanson de toi. | [une grenouille. |
| — Que te chanterai-je ? | (Scaër). |
| — La plus petite grenouille que | Joaïc blanc, Quil oré |
| [tu saches. | Joaïc, que veux-tu ? |
| (Penguern). | — Une chanson de toi. |
| Chante, grenouille. | — Une chanson de moi, |
| — Que te chanterai-je ? | Que te chanterai-je ? |
| — Une pièce d'argent à Marie. | — Un chant d'une grenouille |
| | Que je le sache maintenant. |
| | (Brizeux, Scaër, 1854). |

Chante bellement, Killoré.
 — Jolik, que veux-tu ?
 — Une chanson de toi.
 — Que te chanterai-je ?
 — La plus belle grenouille que tu
 [connaisses.
 (Quellien).

Petite vieille blanche de guilleré,
 Chaouic, que veux-tu ?
 (Melgven).

— Jaouen, Jaouen, filloré,
 Que te chanterai-je ?
 — En premier, chante à la gre-
 [nouille.
 — Fais chanter le miroir (?).
 Une vieille sœur conduit la charrue.
 (Quillivic).

II

Chante bellement, Killoré :
 Jolie, que veux-tu ?
 — Les deux plus belles petites
 [choses que tu saches.
 — Deux doigts d'argent à Marie.
 (Plouaret).
 — Une vache rouge et une vache
 [noire
 Qui descendent des Montagnes
 [Noires.
 (Quillivic).

Deux roder dans un panen
 Un buru, un buri,
 Dans le verbo, un étonnement.
 (Brizeux).

— La moitié du soleil à Marie;
 Passe le soleil à Marie,
 Deux propriétaires qui parient.
 (Penguern).

III

Tribut d'argent à Marie,
 Propriétaire des trois fils d'Henri.
 (Prat).

Trois royaumes de Marzin.
 (Brizeux).

Trois gentefarzin.
 (Scaër).

Trois doigts d'argent pour jouer.
 Petit passant, dis-moi
 Où sont les trois fils de la maison,
 Les trois plus belles grenouilles
 [que nous sachions ?
 (Penguern).

Trois reines du Mendi
 Jouant et fredonnant,
 Des bagues d'argent avec chacune,
 Un petit cheval boiteux pour jouer.
 (Pluzunet).

Trois chiens noirs
 Venant du Pouldu.
 (Melgven).

IV

Quatre chattes venant de Raguénès.
 Quatre nourrices dans une maison,
 Un fils avec chacune.
 Les poissons ont été abondants
 Pour donner aux nourrices.
 Quatre cleres chantant du Vadec.
 (Melgven).

Quatre pierres à aiguiser,
 Jouant sur les trois pierres.
 (Scaër).

Quatre taureaux chantant l'Exaudi.
 (Quellien).

Quatre canards chantant l'Exaudi.
 (Penguern).

Quatre plaies calines (?)
 Jouant sur les trois pierres.
 (Brizeux).

V

Cinq vaches maigres à faire pitié,
 Passant sur la terre de Dieu,
 Beuglements et plaintes depuis.
 (Penguern).

Cinq vaches assez noires
 Passant sur de la terre à tourbe.
 (Plouaret).

ET LE « BARZAZ-BREIZ »

407

Cinq vaches noires, je le sais,
Revenant de la foire.

(Prat).

Cinq vaches noires comme des
[mûres
Allant à la montagne avant la foire.

(Elliant).

Cinq vaches assez noires,
Passant sur terre de terre.

(Quellien).

Cinq doigts sur l'hoar,
Coup de pierre de sa sœur.

(Brizeux).

VI

Six jours et six lunes,
Six petits enfants de cire.

(Scaër).

Six frères et six sœurs.

(Plouaret).

VII

Sept jours et sept lunes,
Sept frères et sept sœurs.

(Penguern).

Sept jours et sept lunes.

(Plouaret).

VIII

Huit vieilles femmes sur l'aire à
[battre,
Battant des pois, battant des
[pampres.

(Penguern).

Huit bœufs et un million,
Tirant la charrue sur le sillon, avec

[la rémission.

(Scaër).

IX

Neuf fils armés
Revenant de Nantes,
Leurs épées brisées,
Leurs chemises pleines de sang;

Le gars le plus solide qui lève la
[tête

S'effraie en les voyant.

(Plouaret).

Neuf fils armés
Venant de Nantes,
Leurs épées brisées,
Leurs chemises pleines de sang.
C'était pitié de les voir.

(Quellien).

Neuf prêtres armés
Revenant de la neuvaïne,
Personne ne pourrait supporter
[leur vue.

(Penguern).

Neuf fils jugés
S'en revenant de Nantes.

(Quellien).

Une truie et ses neuf verrats,
Venant de les appeler,
Grognant, dégrognant,
Verrat, non-verrat,
A la porte du château.

(Brizeux).

Teredenner, de lieu en lieu,
Fuis et fuis,
Ce n'est pas ici qu'est ta place :
Entre neuf mers et neuf montagnes,
Voilà où se trouve ton lit.

(Quillivic).

X

Dix navires sur le litter,
Chargés de vin, de drap.

(Plouaret).

Dix histoires linker,
Chargées de vin, de drap.

(Quellien).

Dix batelées de vin éventé
Venant de Nantes,
Si vous les voyiez
Vous seriez étonné.

(Scaër).

408

TH. DE LA VILLEMARQUÉ

Dix navires sur le *litter*,
Chargés de vin, d'étoffes,
Dieuen de la tempête.
(*Quellien*).

XI

Grognant, dégrognant,
Onze truies, onze verrats.
(*Plouaret*).

Grognant, dégrognant,
Onze truies, onze verrats
Venant de l'accouplement.
(*Quellien*).

Grognant, dégrognant,
Sous le pommier,
Onze truies qui se ressemblent
S'en revenant de l'accouplement.
(*Prat*).

Onze moines armés,
Enfants de trois femmes,
Avec leurs chemises pleines de
[sang.
(*Scaër*).

Onze moines armés
Revenant de Nantes
Avec leurs chemises tachées de
[sang,
Enfants aux trois femmes;
Si vous étiez allé les voir
Vous auriez été étonnés.
(*Brizeux*).

XII

Douze épées mignonnes
Qui balaient ton pignon.
(*Plouaret*).

Douze épées mignonnes
Qui traversent mon pignon
Aussi fin que grnau.
Une épée blanche était sans remède
Et la grenouille monta à sa pointe.
Un escargot.
(*Pluzunet*).

Douze épées mignonnes
Attachées à ton pignon.
Amène ce fils-ci à souper,
Tu les gardes trop longtemps en
[peine.
(*Quellien*).

Voilà les fameuses « *Vêpres des Grenouilles* ». Libre à chacun d'y chercher tout autre chose que des assemblages de phrases vides de sens ou des coq-à-l'âne à rimes riches. On peut évidemment se demander ce que viennent y faire, dans toutes les versions, des « fils », des « prêtres » ou des « moines » armés, aux chemises tachées de sang, et « douze épées mignonnes » acharnées à démolir un pignon. Il n'est pas interdit de se livrer sur ces points à quelques spéculations, mais on conviendra que l'écheveau paraît bien embrouillé. Penguern, qui ne changea pas un mot aux textes recueillis par lui, tenta bien d'expliquer certaines stances à l'aide de souvenirs très anciens de l'Histoire de Bretagne; mais il manquait de génie divinatoire ou était trop sincère pour aller loin dans cette voie.

Dans la pièce *Les Séries*, du *Barzaz-Breiz*, un druide parle le premier en ces termes, si du moins on se fie entièrement à la traduction française de l'auteur :

— « Tout beau, bel enfant du Druides; répons-moi; tout beau, que veux-tu que je te chante ? »

Le dialogue se poursuit entre l'enfant et son éducateur; et, chaque réponse, à la fin de laquelle est renouvelée la demande pour le

nombre suivant (« Chante-moi la série de tel nombre, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui... »), prétend transmettre un enseignement remontant ainsi aux âges proto-historiques de la presqu'île armoricaine. L'ensemble se développe de cette façon, de la première à la douzième « Série » :

— « Pas de série pour le nombre un : La Nécessité unique, le Trépas, père de la Douleur; rien avant, rien de plus.

— « Deux bœufs attelés à une *coque*; ils tirent, ils vont expirer; voyez la merveille !

— « Il y a trois parties dans le monde; trois commencements et trois fins, pour l'homme comme pour le chêne.

« Trois royaumes de Merlin, pleins de fruits d'or, de fleurs brillantes, de petits enfants qui rient.

— « Quatre pierres à aiguiser, pierres à aiguiser de Merlin, qui aiguissent les épées des braves.

— « Cinq zones terrestres; cinq âges dans la durée du temps; cinq rochers sur notre sœur;

— « Six petits enfants de eire, vivifiés par l'énergie de la lune. Si tu l'ignores je le sais. Six plantes médicinales dans le petit chaudron; le petit nain mêle le breuvage, son petit doigt dans sa bouche.

— « Sept soleils et sept lunes, sept planètes y compris la *Poulé*. Sept éléments avec la farine de l'air (les atomes).

— « Huit vents qui soufflent; huit feux avec le Grand Feu, allumés au mois de mai sur la Montagne de la Guerre.

« Neuf korrigans qui dansent avec des fleurs dans les cheveux et des robes de laine blanche, autour de la fontaine à la clarté de la pleine lune. La laie et ses neuf marçassins, à la porte de leur bauge, grognant et fouissant, fouissant et grognant; petit! petit! accourez au pommier! le vieux sanglier va vous faire la leçon.

— « Dix vaisseaux ennemis qu'on a vu venant de Nantes : Malheur à vous ! Malheur à vous ! hommes de Vannes !

— « Onze prêtres armés, venant de Vannes, avec leurs épées brisées et leurs robes ensanglantées; et des béquilles de coudrier (1); de trois-cents plus qu'eux onze.

— « Douze mois et douze signes; l'avant-dernier, le Sagittaire, décoche sa flèche armée d'un dard. Les douze signes sont en guerre. La belle vache, la Vache Noire qui porte une étoile blanche au front, sort de la forêt des Dépouilles; dans sa poitrine est le dard de la flèche; son sang coule à flots; elle beugle, la tête levée. La trompe sonne; feux et tonnerre; pluie et vent, tonnerre et feu; rien, plus rien; ni aucune série !

Depuis leur titre jusqu'à leur dernière stance, *Les Séries* sont à peu près inintelligibles pour tout bretonnant de n'importe quel dialecte, parce que farcies d'expressions et de tours étrangers à la

(1) A propos de « béquilles de coudrier », on peut faire observer que l'arbuste en question est tout-à-fait impropre à l'emploi qui lui est assigné dans cette série. Une note de la p. 14 dit que le coudrier était chez les Celtes « le symbole de la défaite ». Mais il s'agissait de simples verges données à des amoureux éconduits, la pratique étant due à un jeu de mots sur le bretonique *coll*, signifiant à la fois « noisetier » et « perte ».

langue. Un lettré lui-même serait incapable d'en déchiffrer le texte original. Mais il faut avouer que malgré leurs obscurités, transposées en français, toutes ces reprises ont une autre allure que celle des pauvres *Vêpres des Grenouilles*. En comparant la synthèse de celles-ci à la suite des *Séries*, on constate qu'un abîme sépare les deux pièces, encore que l'enseignement que cette dernière est censée contenir ne puisse donner une idée très haute de la science druidique. Privée de tout commentaire, la pièce du *Barzaz* perdrait la plus grande partie de son intérêt; mais elle est suivie de *neuf pages et demie* de Notes en texte serré, grâce auxquelles l'auteur prétend mettre à la portée de chacun tout ce que chaque « série » peut offrir d'hermétique ou de mystérieux. Et Dieu sait si rien n'y manque à cet égard !

L'ensemble de ces notes constitue un chef-d'œuvre d'ingéniosité; il a séduit d'autant plus d'historiens, et, j'en ai la preuve, séduit toujours d'autant plus d'amateurs de mystère qui découvrent le livre au hasard d'une lecture, que l'érudition en apparence la plus sérieuse lui sert de support. Comment douter une seconde de la valeur de commentaires où il est fait appel à César, à Diogène Laërce, aux *Myfyrian Archaeology of Wales*, à la *Polyhistor* de Solin, à Procope, à Strabon, à Guillaume de Malmesbury, au *Liber Landavensis*, à des dictionnaires gallois et bretons, en un mot aux auteurs les plus graves et aux ouvrages les plus impressionnants ? De Courson y tint dur comme fer; Montalembert, J.-J. Ampère, Henri Martin (et combien d'autres ?) firent état de la pièce comme ils auraient pu le faire d'un manuscrit du iv^e siècle miraculeusement découvert en Bretagne dans les substructions d'un castrum gallo-romain. Aucun d'eux ne se doutait que les Druides, s'il en demeura en Armorique quelques siècles après la défaite des Venètes, ne parlaient pas le breton, surtout le breton émaillé de mots français des *Séries*. Quant à supposer que la lecture des ouvrages cités dans les commentaires avait pu *précéder* la rédaction du chant et inspirer telle ou telle de ses stances au lieu de servir, *après la collecte*, à ses éclaircissements, c'était, à l'époque, chose inconcevable ...



Nous ferons cependant ici comme si aucun doute ne s'était jamais élevé depuis contre l'authenticité de la pièce, comme si La Villemarqué avait pu disposer — et disposer seul — d'une version des *Vêpres des Grenouilles* si pure qu'elle autoriserait à ne voir dans toutes les autres connues que les parodies grotesques d'un chant réellement ancien et de sens pédagogique, intitulé : *Ar Rannou*, « Les Séries ».

Ce sont donc les possibilités d'existence pour une version de ce genre que l'on doit soupeser d'après les diverses indications de pro-

venance la concernant. Du résultat de cette épreuve doivent découler les chances de sincérité en ce qui concerne le texte du chant, ou au contraire, à défaut de certitude absolue, des présomptions suffisantes pour parler d'un démarquage équivalant, dans ce cas particulier, à une véritable création.



On se souvient que M^{me} de La Villemarqué avait couché à deux reprises sur ses « Tables » le titre : *Vêpres des Grenouilles*, avec, comme interprète, une première fois : « Père Michelot », une seconde fois : *Pierre Bras*, de Trémalo-Nizon, ces deux désignations se rapportant à un même personnage (v. plus haut, Chap. 3 et 4). Premier point indiscutable : la mère de l'auteur n'aurait donc recueilli que la « parodie » — si parodie il y a — et non l'original lui-même, que l'édition de 1867 dit avoir été chanté à La Villemarqué lui-même par « un jeune paysan de la paroisse de Nizon ».

En 1845, l'Argument du chant donnait le nom de ce « jeune paysan » : *Per Michelet*. Or, ainsi que cela ressort de recherches faites sur place, le « père (= Pierre) Michelot » et le « Pierre Bras » de M^{me} de La Villemarqué ne font qu'un avec le *Per Michelet* de son fils. Second point — discutable cette fois : il faudrait admettre que ce jeune paysan connaissait à la fois *Les Vêpres des Grenouilles* et *Les Séries*.

Dans le courant de 1843, très probablement, l'auteur des « Chants populaires », qui préparait une réédition de son recueil et tenait prêts un certain nombre de nouveaux textes à ajouter aux cinquante-trois de l'état primitif, soumit à Pitre-Chevalier une traduction des *Séries* partiellement insérée dans *La Bretagne ancienne et moderne* (1845, p. 46). Cette traduction, antérieure à celle publiée dans le second *Barzaz-Breiz*, offre quelques variantes par rapport au texte définitif : « Tout beau, disciple ingénieux du druide » au lieu de « tout beau bel enfant du Druides » ; « Que te chanterai-je ? » au lieu de « Que veux-tu que je te chante ? » ; « Dix vaisseaux pleins d'ennemis ont été vus », au lieu de « Dix vaisseaux ennemis qu'on a vus... » ; « Onze druides armés (...), de trois-cents il n'en reste qu'onze », au lieu de « Onze prêtres armés (...) ; de trois-cents plus qu'eux onze ».

Si ces variantes n'ont peut-être pas une importance capitale, il en est autrement d'indications que nous trouvons dans le tome I de *l'Histoire des Peuples bretons* d'Aurélien de Courson, ouvrage daté de 1846, mais dont le début a dû être écrit au plus tard en 1844. Pages 56-57, le chartiste, qui avait répudié le scepticisme dont il témoignait le 1^{er} novembre 1839 en ce qui concerne l'antiquité réelle de certaines pièces, dans la première édition du *Barzaz-Breiz* (v. *Prem. Partie*, p. 83), faisait état en ces termes d'une communication de son ancien condisciple :

« Un monument fort curieux de la persistance du druidisme au sein même du christianisme victorieux, nous a été transmis par les siècles. C'est un fragment de poésie bretonne tout empreint de paganisme, qu'un jeune et infatigable archéologue, M. Th. de la Villemarqué, a découvert *l'hiver dernier* dans le Finistère. »

« *L'hiver dernier* » doit normalement se rapporter à la fin de 1843 ou au début de 1844. C'est donc à ce moment qu'il s'érigerait de faire remonter, sinon la collecte, du moins la mise au point de la pièce, travail qui a dû nécessiter des recherches considérables (v. *Prem. Part.*, Chap. XXI). De plus, les lignes qui suivent immédiatement la citation qu'on vient de lire offrent pour nous un certain intérêt :

« *Tous les enfants de la paroisse de Nizon (...) répètent traditionnellement ce chant (Les Séries) ...* »

Courson ne pouvait tenir ce détail que de La Villemarqué lui-même; et, s'il était exact, comme tous les enfants de Nizon âgés de 10 à 15 ans en 1844 ne devaient point être morts entre 1867 et 1872, l'auteur du recueil aurait pu faire appel à la mémoire de l'un d'eux pour établir devant témoins l'exactitude de sa transcription, sinon le bien fondé de ses commentaires. Dans une telle conjoncture, l'argument du « mépris hautain » ou du « silence méprisant », si souvent invoqué, paraît bien fragile à côté du devoir qu'a tout savant de défendre sa réputation avec celle de confrères qui ont fait crédit à sa science (et, dans le cas qui nous occupe, en lui accordant leurs suffrages au cours d'élections académiques).

Note sur la langue de la pièce. En complément aux indications données au Chap. 6 relativement aux anomalies dialectales dans *Les Séries*, il résulte d'une enquête faite au bourg de Nizon en 1954 qu'une grande quantité de mots existant dans la version du *Barzaz-Breiz*, présentée comme ayant été recueillie dans cette commune, sont absents du vocabulaire de la localité ou ne correspondent aucunement à la prononciation locale. *Kooter* « chaudron », *higolen* « pierre à aiguiser », *kerc'hen* « poitrine » y sont inconnus et y ont pour synonymes : *bouls*, *min falec'h* (= *men falec'h* « pierre à faulx »), *bruch* (cf. ailleurs : *bruched*). Les mots et expressions qui suivent s'y prononcent en breton comme indiqué :

« Béquilles » *birri loek* et non *baz loek*; « plus rien » *nitra kin* et non *netra ken*; « que veux-tu » *petra fo' did* et non *petra fell d'ide ?*; « si tu ne sais pas » *ma youist ket* et non *mar n'ouzez-te*; « vache » *beuc'h* et non *buc'h*; « tirer » *chaec'h* et non *sacha*; « pommier » *venn aol* et non *vezen aval*; « vent » *ael* et non *avel*; « dernier » *diveo* et non *diveza*, etc.

Bibliographie des SERIES.

- Pitre-Chevalier. *La Bretagne ancienne et moderne*, p. 46.
 Aurélien de Courson. *Histoire des Peuples bretons*, t. I, p. 56.
 J.-M. de Penguern. *Société archéologique des Côtes-du-Nord*, 1866, pp. 52 à 64.

- R.-F. Le Men. *Le Catholicon*, Préface, pp. 9-10. Lettre à Luzel, 1867, in *Annales de Bretagne*, t. XLIX, p. 289.
- F.-M. Luzel. Lettres à E. Renan, in *Annales de Bretagne*, t. XI, pp. 701 et 709. *De l'Authenticité des Chants du Barzaz-Breiz*, pp. 19-20. *Soniou Breiz-Izel*, t. I, pp. 106-107.
- Guil. Le Jean. *La poésie populaire en Bretagne*, in *Revue celtique*, t. II, pp. 58-60.
- (Félix Hémon). *Le Finistère* (Quimper), 25 décembre 1872.
- N. Quellien. *Gouspero ar Raned*, in *Revue celtique*, t. IV, pp. 500-505; *Chansons et Danses de Bretons*, pp. 195-198.
- (P. V.). *La Villemarqué, sa Vie et ses Œuvres*, pp. 171-177, 202, 210. *Le Fureteur breton*, t. III, p. 156; t. VI, p. 52.
- L. Le Guennec. *Le Barzaz-Breiz devant la critique objective*, in *An Oaled*, 1935, pp. 388-390, et *Choses et Gens de Bretagne*, pp. 95-101.
- F. Gourvil. *Sur la Neuvième « Série » du Barzaz-Breiz*, in *Ogam*, 1954, pp. 131-136.
- F. Leroux. *Ogam*, 1956, p. 45.

§ II. *Le SEIGNEUR NANN et la FEE* (pp. 24 à 30).

Ce chant fait partie de toutes les éditions du recueil, et, son cas étant infiniment moins grave que celui du chant précédent, il nécessitera de moins longs développements. Il s'agit avec lui d'une pièce dont le thème est familier à de nombreuses littératures populaires du nord de l'Europe, et même de l'Europe latine : celui d'une fée dédaignée par un mortel et qui se venge en lui jetant un sort. Dans les versions bretonnes connues, ce thème se combine avec celui de la célèbre chanson française de *Jean Renaud* : La femme du héros venant d'accoucher, on lui laisse ignorer la mort de son mari; et, comme elle s'étonne de certains bruits, de certains détails de toilette dans son entourage, on les lui explique de quelque façon jusqu'à ce que la vérité doive lui être enfin apprise.

Dès 1833, Duffilhol publiait sur ce thème : *Gertrude et sa mère* (in *Revue de Bretagne*) et en donnait le texte original en 1836 dans *Guionvac'h, Etudes sur la Bretagne*. Le folklore breton abondait d'ailleurs en versions du *Seigneur Nann*, et La Villemarqué n'a pas eu à apporter de changements fondamentaux à celles qu'il avait pu découvrir. La collection de Penguern n'en contient pas moins de onze, sous différents titres : *Le Comte Tudor*, *le Seigneur Comte*, *Complainte du comte Tudor*, *Le Comte Conan*, *Le Comte et la Fée*. Dans le manuscrit de M^{me} de Saint-Prix annexé à cette collection on relève *Le jeune Comte*. Les *Gwerziou* de Luzel contiennent au t. I : *Le Seigneur comte* (deux versions) et *Le Seigneur Nann*. Quellien a donné dans ses *Chansons et Danses de Bretons* : *Le comte de Goëlo*. Toutes ces pièces nous ramènent aux deux thèmes cités.

Voici quelques extraits du *Comte Tudor*, d'après le t. 89 des Mss. de Penguern (pp. 78 et suiv.) :

« Le comte Tudor et son épouse sont mariés tout jeunes : l'un douze, l'autre treize (ans).